

# CONTES D'ÉOLE

*Luc WESTPHAL*



  
DOM Éditions

Illustration et Infographie : Bénédicte AMMAR  
Rose des vents gyropendulaire : Réalisation MW sous Blender 3D  
Révision : « ORTHOGONE - Français professionnel »<sup>1</sup>



---

<sup>1</sup> Voir « Quelques principes de révision » en fin de livre.

## **Du même auteur :**

*Chroniques du temps qui casse (SF)*  
*Publibook (2016)*

*Priez pour le vautour (Policier)*  
*Mon Petit Éditeur (2012)*



*Dans l'Odyssée, Éole confie à Ulysse un sac contenant tous les vents, ne laissant libre qu'un vent favorable. Bien sûr, les matelots, curieux, ouvrent le sac et déclenchent ainsi une série de catastrophes.*

*Ce sont ces vents errants, issus du sac d'Ulysse, qui nous ont apporté tous ces contes, au gré des flux d'air, et qui les font entendre de ceux qui le veulent bien – et de ceux qui savent tendre l'oreille.*

*Que nul ne s'offusque des libertés que j'ai prises vis-à-vis des Contes des Mille et Une Nuits. Chacun sait que Schéhérazade s'y adresse au roi Chariyâr, et non au Calife Haroun-al-Rachid. De toute façon, toute ressemblance avec des personnes réelles ou supposées, vivantes ou non, pourrait éventuellement être un pur hasard. Alors, un anachronisme de plus ou de moins... D'ailleurs, essayez. Lisez ces histoires à vos amis. Vous verrez que ces libertés ne les troubleront pas.*

*Mais il n'y a pas que des contes orientaux dans ce recueil...*

*L.W.*

# CE QUE M'A DIT



# LE VENT DU LEVANT





*Le vent du Levant... Dans notre imaginaire d'Européens, il roule des senteurs orientales lourdes, des muscs et des épices, il charrie des musiques qui nous sont étrangères, aux gammes surprenantes, et il porte aussi le Verbe créateur.*



# HISTOIRE D'HIPALLE ET AHMYDE

**L**A NUIT diaprait encore le ciel de son velours scintillant lorsque Schéhérazade acheva son histoire. Aussi, prenant à peine le temps de savourer le café qu'un petit esclave lui présentait, reprit-elle immédiatement la parole.

— Si mon Seigneur le souhaite, je vais à présent lui conter l'histoire d'un des nombreux fils qu'eut son ancêtre, le calife Horniën, d'illustre mémoire.

Chacun sait que le calife Horniën connut un règne paisible. Sa sagesse était grande, et, pendant de nombreuses années, il fut aidé avec justice et efficacité par le célèbre vizir Heth.

Peu de personnes, en revanche, savent qu'il eut de nombreux fils et que l'un d'eux, et non des moindres, fit prématurément blanchir la chevelure de son père.

Ce n'était pas qu'Hipalle fût un fils indigne, loin de là. Comme tous les fils d'Horniën, le prince était un fin lettré, instruit des secrets des nombres et des étoiles. Tel le vaisseau du désert, il était robuste de son corps, résistant à la disette comme à toutes les boissons. Il dirigeait son domaine avec douceur et chacun des esclaves pouvait venir librement le trouver et lui exposer ses doléances. Hipalle oubliait volontiers les fautes et pardonnait facilement.

Mais Hipalle était parvenu à l'âge où il convient qu'un homme prenne femme, et, malgré les objurgations de son père, il n'avait pas encore créé de harem. Non qu'il prétendît vivre en ascète ! Lorsqu'il chevauchait au marché en compagnie de son fidèle serviteur Bahs Zeu'vr, son regard s'abaissait volontiers sur les femmes. Qu'elles fussent jeunes ou vieilles, grandes ou petites, maigres ou grosses, ne semblait pas, pour lui, être important.

Lorsque son œil se portait sur une femme, Bahs Zeu'vr, fort attentif au regard de son maître, descendait immédiatement de sa mule, et s'en allait poser une question, une seule, à l'élue. D'une simple inclinaison de tête, il signifiait à son maître la nature de la réponse. Était-elle favorable, sans délai la femme se voyait prise en croupe sur le destrier du prince et emmenée vers le palais.

Un, deux, rarement trois jours plus tard, la femme se voyait renvoyée dans la rue, certes munie d'une petite bourse de pièces de cuivre, mais perdue de réputation. Bien des maris, bien des pères, étaient venus réclamer justice. Des gardes les chassaient des appartements d'Hipalle, et veillaient à ce que les cris des victimes ne parvinssent point aux oreilles du Calife ou du vizir.

Les premières femmes ainsi enlevées se virent en butte aux commérages et aux critiques du voisinage. Les jeunes filles virent leur prix singulièrement diminué. Il n'est pas jusqu'aux enfants nés de ces femmes qui ne se vissent persécutés à cause des doutes entourant leur naissance. Mais lorsque ces faits se multiplièrent, qu'il n'y eut presque plus une famille qui ne fût ainsi atteinte dans son honneur, la réprobation cessa pour se voir remplacée par une sourde révolte, qui fut entendue du Calife et du vizir.

Un jour le vizir vint se prosterner devant le Calife et son Divan, et, après bien des hésitations, lui déclara :

— Ô Commandeur des Croyants, le peuple se révolte contre l'inconduite du prince Hipalle. Il a enlevé une notable partie des femmes et des vierges de cette ville et il les a déshonorées, les renvoyant alors sans leur permettre de se joindre à ce qui pourrait être son harem.

Le Calife répondit :

— Tu as bien fait de m'en parler, ô Heth. Car en vérité, le bruit des turpitudes de mon fils est parvenu jusqu'à mes oreilles. S'il n'était mon fils, il est certain qu'il aurait déjà vu sa barbe

replantée à coups de bâton dans la plante de ses pieds. Mais dis-moi – puisque mon fils, lorsque je lui fais des remontrances, ne répond pas ou détourne la conversation – quelles sont donc les femmes qu'il détourne ainsi ?

— Ô Commandeur des Croyants, le seul trait commun que mes agents ont trouvé entre toutes ces femmes est leur nom. Toutes s'appellent Ahmyde.

Le Calife hochait doucement sa tête, devenue chenue en quelques mois.

— Je comprends à présent. Quand Hipalle était enfant, il se trouvait, parmi les femmes qui l'entouraient, une nommée Ahmyde, que nous avons dû chasser en raison de sa méchanceté. On me dit à présent que le prince Hipalle est brutal avec les femmes qu'il enlève. Sans doute cherche-t-il quelque vengeance.

Heth demeura silencieux et le Calife, voyant bien qu'il était troublé, l'encouragea à parler :

— Ô Commandeur des Croyants, mon âme est affligée. Car je vois bien qu'il conviendrait que ton fils soit puni, puis éduqué afin de se repentir de ses actes, mais j'ignore comment. Et je crains pour ma propre fille, qui a quinze ans, et qui s'appelle Ahmyde...

— Il nous faudra alors consulter les sages de ce royaume afin d'arrêter une conduite.

Mais les sages consultés se bornèrent à secouer la tête en soupirant. Et le peuple continua à se désoler, allant même jusqu'à user du nom du Prince pour effrayer les enfants désobéissants.

Le vizir Heth n'avait pas que les soucis de sa haute fonction, il avait aussi ceux d'un père. Et force lui était de reconnaître que sa fille Ahmyde ne faisait pas preuve de la retenue qui sied à une jeune fille bien née. Elle avait le verbe haut, était exigeante, voire injuste envers les esclaves, et parfois même elle osait tenir

tête à son père. À tel point qu'un jour, alors qu'elle venait de punir injustement son esclave Djene, son père, attristé, lui dit :

— Ma fille, ton comportement est bien celui qui appelle la malédiction du prince Hipalle...

Et la fille osa se dresser face à son père, et lui déclara :

— Qu'il vienne ! Je saurai bien lui tenir tête !

Heth en fut profondément affligé. Il le fut encore davantage lorsqu'il apprit par ses espions que le prince Hipalle commençait à lever les yeux vers sa fille. Heth adjura celle-ci d'être prudente et modeste, rien n'y fit et un triste jour, Heth apprit que le Prince avait osé enlever une nouvelle Ahmyde, la propre fille du vizir. Ce ne furent que pleurs et gémissements, tant dans la demeure de Heth qu'au palais du Calife, car on voyait bien qu'un tel crime appelait un prompt châtiment.

Mais pendant deux jours, puis trois, puis quatre jours, le Prince demeura invisible et ses gardes empêchèrent quiconque, même les soldats lourdement armés, d'approcher de sa demeure. Au cinquième jour, le Prince, hagard, amaigri, pâle, quitta son palais, et se rendit directement, indifférent aux cris de la foule, à la demeure du vizir Heth. Et à peine entré, il se jeta à ses pieds.

— Seigneur entre les Seigneurs, Vizir de grande sagesse, consens à écouter un vermisseau rampant. J'ai commis un grand crime, pire que tous ceux que j'avais commis en ma folle jeunesse, mais à présent je veux me racheter. Daigne me donner pour épouse ta fille Ahmyde. Car elle n'a pas son pareil. Pour elle, je te donnerai dix mille chameaux, de l'or, ce que tu souhaiteras. Elle sera mon épouse, la seule, et nulle autre ne pénétrera dans mon harem.

Le vizir pensait étouffer de fureur, mais c'était un sage, et il se retint d'écraser le misérable rampant à ses pieds. Il exigea que sa fille lui soit remise sur-le-champ, et Hipalle s'exécuta séance tenante. Le vizir vint alors s'entretenir avec Ahmyde.

— Ma fille, ton inconduite t'a amenée dans la couche de cet individu, quoique tu aies été prévenue. Pour se racheter, il offre de t'épouser, et il semble épris de toi. J'avoue être perplexe.

Ahmyde, pour une fois, semblait un peu confuse :

— Mon père, il est vrai que je suis en partie responsable de ces faits. Mais veuillez considérer que je l'ai fait pour le bien de l'État...

— Que veux-tu dire ?

— Dans le quartier des femmes, le comportement du prince Hipalle est bien connu, et j'ai longuement médité sur la façon de le faire revenir à plus de raison, afin qu'il puisse tenir le rôle éminent qui l'attend dans l'État. J'ai donc conçu l'idée d'attirer son attention, afin de le dominer et de le ramener dans le droit chemin. D'ailleurs, c'est un bel homme...

— Oui, il affirme être assagi, mais qu'as-tu fait ?

— À peine m'avait-il emmenée en son palais, que j'ai commencé à le faire souffrir de toutes les façons que j'ai pu imaginer, le battant, le morguant, le méprisant. Et plus j'étais violente, cruelle, plus il s'adoucissait et devenait prévenant. Ce qui fait que j'ai fait chez lui un séjour merveilleux... et que lui a trouvé une forme, sa forme de bonheur. Et maintenant, j'aspire à être sa femme.

— Il en sera donc comme tu le désires, ma fille.

Ahmyde parut un peu gênée.

— Mon père, j'ai tout de même besoin de conseils. Et tu connais tous les voyous, tous les criminels du califat...

— Certes, mais encore ?

— Eh bien... j'aurais besoin d'aide pour inventer de nouvelles façons de tourmenter mon époux. Connais-tu quelqu'un dont l'imagination fertile pourrait m'assister ?

Heth médita un instant.

— Il l'a bien mérité... Oui, il existe une cité à l'Occident, qui répond au nom d'In-Ternet, et qui est connue pour la dépravation, les perversions et les vices de ses habitants. Je t'enverrai le chef des gardes pour qu'il t'expose tout cela. Encore que les gardes soient toujours loin de connaître toute la vérité sur ceux qu'ils surveillent...

Les noces furent grandioses. Et en amenant les vingt mille chameaux – Heth avait été très sévère – le prince Hipalle dit :

— Père, soyez loué. De toutes celles que j'ai connues, c'est la pire Ahmyde !



# HISTOIRE DU COLPORTEUR DE LOUKOUMS

**U**NE MOUE de mépris du Calife avait fait fuir avec moult courbettes le ministre quémendeur. Schéhérazade, percevant l'humeur de son seigneur, commença ainsi :

— Tu as su, ô Commandeur des Croyants, éconduire le ministre importun. Mais il existe bien des injustices commises par des puissants et dont le Calife ignore tout. Ainsi en fut-il, il y a bien longtemps, des mésaventures d'un colporteur de loukoums.

Il était une fois, en la Perse lointaine, un colporteur de loukoums du nom de Touh'Bi, qui allait de village en village, de souk en souk, et qui vendait ses douceurs à qui en voulait.

En cette époque-là, les temps étaient durs, les récoltes mauvaises et les tapis se vendaient mal car les riches préféraient ceux venus du mythique et lointain orient. Le petit peuple avait peu d'argent et les collecteurs d'impôts, d'une grande cruauté, avaient tôt fait de prélever les rares économies des paysans. Bien des commerçants avaient dû fermer leur échoppe, ne trouvant aucun client.

Touh'Bi n'était pas riche, mais il parvenait, tant bien que mal, à vivre de son petit commerce. Vaille que vaille, il s'efforçait de satisfaire ses clients en leur apportant un peu de joie et, quels que fussent ses soucis, il les masquait en faisant bonne figure, en souriant à tous, en parlant avec chacun. Les hommes appréciaient sa connaissance du pays et lui faisaient confiance car il était connu pour son honnêteté. Ils ne craignaient même pas de le laisser deviser avec leurs femmes, car il les respectait tout en les faisant rire et en les aidant à supporter leurs tracas. Pour tout dire, elles étaient souvent de bien meilleure humeur après son passage. Quant aux enfants... eh bien, ils adoraient les loukoums,

et même s'ils ne pouvaient en obtenir, ils accueillaienent avec joie le colporteur. D'ailleurs, bien souvent Touh'Bi leur offrait-il quelques loukoums.

Aussi chacun cherchait-il au fond de sa babouche quelque sequin de cuivre et achetait du loukoum, même si parfois on pouvait penser qu'il avait trop séjourné en un recoin oublié. Les riches affectaient de le mépriser, disant que les loukoums des grands confiseurs étaient meilleurs, mais ils ne sortaient pas réconfortés des échoppes luxueuses...

Dans son palais, le Grand Vizir de ce temps-là, qui affirmait venir du Levant et se parait du titre de Sâr Khossi, apprit cela par ses espions – car il ne sortait jamais, ni en ville, ni à la campagne, et ne savait rien des besoins de son peuple – et il en conçut de la colère. Il dit à son ministre :

— Djup, il n'est pas normal que cet homme s'enrichisse ainsi. Faisons en sorte que cet argent entre dans mes coffres, et non dans son couffin.

Djup et Khossi conçurent donc un stratagème. Ils firent venir Touh'Bi devant des juges à leur solde, afin de garder aux yeux du peuple un semblant de justice. Et les juges dirent :

— Tu es un être pervers, car non seulement tu empoisonnes le peuple avec du loukoum qui le fait engraisser, et les Djinns savent que c'est très nuisible, mais en plus tu ruines ce même peuple en lui prenant ses économies. Il est donc juste que tu rembourses à l'État cet argent que tu as indûment escroqué aux pauvres.

Comme des gardes armés de lourds bâtons se tenaient aux côtés des juges, Touh'Bi prit peur et remit au Vizir tout son argent, et put ainsi ressortir libre du palais. Mais comme il n'avait plus d'argent, il ne put racheter ni sucre, ni amandes, et ne put refaire du loukoum. N'ayant plus rien à vendre, il fut réduit à la mendicité avec sa femme et ses enfants. Quant à ses clients,

comme ils n'avaient plus personne pour les réconforter, ils sombrèrent dans une lourde apathie et cessèrent pratiquement de travailler, devenant de pauvres misérables.

Le Calife, en ce temps-là, ne sut jamais rien de cette affaire. Schéhérazade se tut, devant l'air méditatif du Calife.